

«Nous payons *notre suffisance* tout helvétique»

Alors que la taxe de 39% imposée sur les exportations suisses vers les Etats-Unis est actée, **le patriarche de l'horlogerie suisse Jean-Claude Biver** se livre en exclusivité à «L'illustré».

TEXTE ANTOINE HÜRLIMANN
PHOTOS DARRIN VANSELOW

Passionné et passionnant. A 75 ans, Jean-Claude Biver n'a rien perdu de son incroyable énergie ni de son sens de la formule. Le patriarche de l'horlogerie suisse – il a accroché à son cadran Audemars Piguet, Omega, Blancpain ainsi que LVMH avec TAG Heuer, Hublot et Zenith – nous reçoit chaleureusement dans son manoir de La Tour-de-Peilz (VD) dont le sublime parc fait face aux montagnes et surplombe le Léman.

Malgré une légionellose, une polyarthrite rhumatoïde et une chute à vélo qui a failli lui ôter la mémoire, celui qui se consacre désormais à sa marque familiale JC Biver a toujours la poignée de main ferme et l'esprit vif. Alors que la Suisse retient son souffle après que les Etats-Unis lui ont infligé 39% de droits de douane, l'homme d'affaires bat le tambour et livre une véritable leçon entrepreneuriale et de courage. Après avoir tancé le Conseil fédéral et son «attitude de perdant» dans les négociations avec le gouvernement de Donald Trump, il rassure quant à sa santé. Interview intime.

Jean-Claude Biver, quels seront les impacts des 39% de droits de douane imposés par les Etats-Unis?

Dans un premier temps, ils seront très importants au niveau des chiffres purement commerciaux ainsi qu'au niveau de l'emploi. Il appartiendra à chaque entreprise de gérer au mieux la situation de l'emploi, car c'est là où se situe le plus grand risque. Chacun devra savoir faire des efforts, voire des sacrifices. Il est capital de garder le facteur humain en tête: si on licencie huit personnes, on ne fait pas huit victimes, mais vingt! Quand quelqu'un est mis au chômage, c'est toute sa famille et tous ses proches qui sont touchés. Et puis, une perte d'emplois entraîne aussi une perte de compétence et une perte de savoir-faire.

A vous entendre, on comprend que vous déconseillez cette stratégie que certains pourraient qualifier de court-termiste.

Absolument. Agir ainsi, c'est faire la bêtise de ne pas penser à l'après. C'est risquer de se retrouver sans compétence et la peau sur les os une fois la crise terminée. Car celle que nous traversons finira par se terminer, comme toutes les autres!

Les conséquences concrètes de la crise restent à ce jour bien abstraites... Pouvez-vous regarder dans votre boule de cristal pour nous et chiffrer l'impact humain?

(Il sourit.) C'est difficile à faire. Pour

continuer dans l'abstrait, je ne pense pas que ces 39% resteront. Je suis bien évidemment déçu du résultat obtenu par le Conseil fédéral. Mais je crois que la Suisse mérite un meilleur traitement que de figurer au quatrième rang mondial des économies les plus taxées par Washington. Cela tient aussi à ma nature d'éternel optimiste: je suis convaincu que nous pourrions faire bouger ce chiffre.

Peut-être. Mais, dans l'immédiat, comment va réagir l'industrie horlogère au coup de massue?

C'est la grande question. Regardons le passé. Que ce soit durant la crise du quartz dans les années 1970 ou pendant la pandémie de covid, tout le monde croyait que l'industrie était morte et enterrée. La réalité? C'était à chaque fois une renaissance. La crise vient de commencer et je peux d'ores et déjà vous affirmer que ma branche, l'horlogerie de luxe, résiste incroyablement bien. Quant au métier en tant que tel, il n'est, à mes yeux, pas en danger. A condition, toutefois, que l'on fasse les bons choix.

Ces bons choix, quels sont-ils?

Investir! Doper la créativité et innover! Vous savez comment Swatch a surmonté les embûches? En faisant de la technologie et du marketing. Pas en faisant des économies! C'est d'ailleurs ce que je dirai à mes gens pour les rassurer (*sa marque familiale JC Biver emploie une trentaine de personnes, ndlr*): investir quand tous les autres désinvestissent est déjà une raison suffisante en soi. Mais je veux m'appro-